

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)

Artikel: Le petit homme
Autor: Petit-Senn
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193665>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

une voix dit tout haut : « Splendides les vers ; çarime comme cabri et rôti-soire ! »

Notre première et dernière soirée de récitation littéraire ne nous a rien rapporté, mais c'est égal. — La roue tourne ; cependant elle tourne lentement et je crois que je n'en suis pas encore à user des jupons et des camisoles. Ma chère petite femme m'a promis qu'à l'avenir les jambes de mes pantalons seraient toujours ensemble au lieu de se trouver une ici, une là !

La littérature n'y perdra rien, ni moi non plus ! »

Telles sont les réflexions que faisait dernièrement l'un de mes voisins.

M^{me} DESBOIS.

Le petit homme. — Il est vexant pour un petit homme de se voir englouti dans un groupe d'individus, de se trouver à fond de cale de l'humanité, d'avoir l'air de l'enfant de tout le monde, et d'observer, en enrageant, que chacun est tenté de lui donner plutôt la main que le bras. Pour lui les affiches du théâtre ne sont jamais mises assez bas au coin des rues ; il faut qu'il les lise sur la pointe des pieds et qu'il ait l'air de grimper contre les murs. S'il est membre d'une assemblée délibérante, le président le croit assis quand il se lève et le cherche avec anxiété quand il demande la parole.

La foule se porte-t-elle à quelque spectacle en plein vent, le petit homme roule dans les vagues ondoyantes de la multitude, sans rien voir que le ciel, la terre et le dos de ses voisins. C'est alors pour lui qu'ont été faites les bornes de la voie publique, le haut du pavé, les bancs des promenades, en un mot tout ce qui peut suppléer à ce qui lui manque en élévation physique.

Le petit homme cherche aussi par sa mise à voiler aux regards le tort que lui a fait la nature ; le fond de son chapeau n'est jamais assez élevé ; ses talons ne sont jamais assez hauts, et souvent un jeu de cartes secourable, glissé entre le cuir de la semelle et le dessous de ses pieds, l'exhausse d'un ou deux centimètres. Il foule ainsi, pour s'élever, les rois, les reines et les valets.

Le petit homme veut-il se promener dans la campagne, voilà qu'il s'enferme dans un chemin creux, disparaît derrière une haie, s'éclipse dans un champ de blé, et devrait presque avoir des grelots en collier, pour aviser de l'endroit précis où il se trouve.

Avec le malheureux système adopté de construire des murailles autour de chaque propriété rurale, le petit n'a maintenant que très peu de jouissances pour les yeux ; il n'a plus guère que la montagne d'où il puisse voir où en est à maturité des champs.

Est-il à l'église, sa position est flatteuse tant que péroré le ministre ; il promène autour de lui des regards radieux ; il voit, il est vu, il se rengorge avec satisfaction. Mais, hélas ! sa joie est aussi courte que son corps : voilà que la prière fait lever tous ensemble les chrétiens réunis. Que devient alors la malheureux petit fidèle ? Il est submergé derrière un dossier de banc, et il n'y a plus que l'œil de la Providence qui puisse encore l'apercevoir. L'on se rassied enfin, et comme pour se dédommager de sa longue disparition, il reste debout le dernier et grandit momentanément de tout l'abaissement de ceux qui l'entourent.

S'il va voir arriver les bateaux à vapeur, en vain il fait des signaux d'intelligence aux personnes qu'il y connaît, il échappe aux regards. Frappe-t-il à la porte d'une maison, on se met à la fenêtre, et comme souvent le moindre objet le dérobe, on l'accable de la lamentable question : « Y a-t-il quelqu'un ? »

C'est vraiment du guignon !

PETIT-SENN.

A propos d'un bouquet de mariée :

Le dahlia. — Un curieux procès a eu lieu dernièrement dans une petite ville d'Allemagne. Un jeune homme devait se marier et il avait commandé un bouquet de 10 francs pour sa fiancée. Comme c'était en automne et qu'il y avait peu de roses, le jardinier les remplaça par des dahlias. Lorsque le futur parut avec son bouquet, la fiancée se mit à pleurer et, pressée d'avouer la cause de ses larmes, elle se plaignit qu'il y eût des dahlias dans le bouquet. C'était, disait-elle, et tout le monde le savait, la plus grande injure qu'on pût faire à une jeune mariée.

Le fiancé, tout penaud, renvoya le bouquet au jardinier. Celui-ci voulut être payé, et comme on lui refusait tout paiement, il fit citer le jeune homme devant le tribunal. Là, il fut constaté par des experts que le dahlia n'était pas une fleur convenable pour un bouquet de fiancée. Le jardinier recourut en appel, mais il fut débouté et condamné aux frais qui s'élèvent à environ 400 francs.

Le dahlia est pourtant l'emblème de la reconnaissance. — Dans son *Langage des fleurs*, Mlle Emma Faucon raconte que le dahlia, dont les riches et nombreuses variétés se comptent aujourd'hui par centaines, n'était en 1802, lorsqu'il nous fut apporté du Mexique, qu'une fleur simple à disque jaune et à rayons rouge écarlate sombre.

Des sommes folles ont été dépensées par les collectionneurs de dahlias ; des amitiés étroites ont été contractées par l'échange, entre amateurs, de quelques espèces rares ; des inimitiés terribles

ont été le résultat de la concurrence jalouse des perfectionneurs de cette plante.

Il est des amateurs qui, pour le dahlia, comme d'autres pour les tulipes, oublièrent tout et délaissèrent les intérêts les plus sérieux. Un malade, à l'article de la mort, dut même à cette fleur une guérison inespérée, et voici comment.

Abandonné par tous les médecins, le moribond gisait sur son lit : ses parents n'avaient plus d'espoir, mais, pour l'acquiescer de leur conscience, ils avaient fait un dernier appel à la science, représentée par trois illustres docteurs. Ceux-ci étaient au chevet du malade, interrogeant le pouls, la langue, la respiration, hochant la tête et échangeant de temps en temps quelques mots latins.

Le patient, l'œil atone, râlait presque :

Que voulez-vous qu'il fit contre trois ?

Qu'il mourût ?... Eh bien ! non, il n'en mourut pas. Le plus savant, le plus expérimenté, imposait son autorité pour qu'on fit une saignée à blanc, « ressource suprême, » disait-il. Ses deux collègues, d'un avis complètement opposé, luttèrent, mais n'osaient entrer en contradiction complète avec une des lumières de la médecine.

On allait donc signer d'un commun accord la consultation et laisser à la lancette le soin d'achever le pauvre homme, quand le célèbre médecin, partisan de la saignée, et qui s'était approché de la fenêtre, pousse une exclamation de joie, ouvre la porte, descend l'escalier et se précipite dans le jardin, où resplendissait une magnifique et rare collection de dahlias. Là, absorbé dans sa contemplation, et passant d'une variété à l'autre, il oublie tout, consultation, malade, saignée et collègues. On l'appelle, il n'entend pas, on le fait chercher, il envoie le messenger se promener et reste absorbé dans son admiration.

— Si nous donnions du Bordeaux et des côtelettes à ce brave homme, dit l'un des deux docteurs restés près du malade ?

— Approuvé, répond l'autre, ce sera une bonne leçon de politesse pour notre collègue aux dahlias.

Ainsi fut fait, et le malade fut guéri.

Comment on reconnaît son monde.

La chronique parisienne de la *Bibliothèque universelle* (livraison de juin) contient des détails excessivement curieux sur le service anthropométrique du docteur Bertillon, à Paris. Nous nous permettons d'en reproduire quelques passages, qui intéresseront, sans doute, vivement nos lecteurs :

... Nous sommes à la Préfecture de police, et ces bâtiments contiennent le *Dépôt*, où les individus amenés par le panier à salade attendent le triage à la suite duquel les uns seront relâchés, les autres réservés aux tribu-